

mée anglaise gardât encore dix jours sa position, ce n'était plus, évidemment, que dans le but de rendre le chemin entre le camp qu'elle occupait et le lieu d'où elle devait se rembarquer, assez praticable pour pouvoir accomplir sa retraite dans une seule marche de nuit, sans être inquiétée par les tirailleurs américains. Le général Lambert espérait aussi que, dans cette intervalle, encouragé par la victoire qu'il venait d'obtenir, Jackson viendrait l'attaquer en plaine et lui fournir l'occasion de prendre une éclatante revanche de la défaite du 8 janvier. Mais le général américain, aussi supérieur à l'entraînement du succès, qu'il l'avait été au découragement qu'aurait pu inspirer à une âme vulgaire, le sinistre aspect des affaires à l'ouverture de la campagne, resta insensible aux provocations de l'ennemi qui, chaque jour, cherchait à l'attirer hors de ses lignes. Rien ne put fléchir sa détermination de ne plus remettre à la fortune une question que la victoire avait décidée. Il resta sourd aux sollicitations de ses généraux et aux clameurs de ses soldats, qui le pressaient également de profiter du désordre que la défaite avait jeté parmi les troupes anglaises, pour les attaquer la nuit qui suivit la bataille, au milieu de leurs bivouacs : il ne fit que sourire en lisant les placards que nos tirailleurs avaient arrachés des arbres où les soldats ennemis les avaient cloués, dans lesquels on le défiait de venir combattre en brave hors de la protection de ses batteries.

Dans le camp anglais, tout annonçait une retraite prochaine. Les communications devenaient chaque jour plus fréquentes entre la flotte et l'armée. Les chaloupes qui avaient servi à transporter le détachement sous les ordres du colonel Thornton étaient rentrées dans le canal par lequel elles étaient arrivées dans le fleuve. Le général Jackson, tout en persévérant à se tenir sur la défensive, manœuvrait chaque jour de manière à faire craindre à son adversaire une attaque nocturne, au lieu de la bataille en plein jour qu'il désirait amener. L'artillerie sur la rive orientale battait sans cesse le camp ennemi, et nos ingénieurs travaillaient sans interruption à ériger de nouvelles batteries. Nos pièces prodiguaient leur feu qui rendait insoutenable aux soldats anglais une position où rien ne les abritait et où, exposés eux-mêmes aux boulets et à la mitraille, ils ne pouvaient diriger leur artillerie que contre des bastions fumant le jour, étincelant la nuit.

La flotte anglaise s'était présentée le 9 janvier à l'embouchure du Mississippi. Les corvettes, les bricks de guerre, les galliottes à bombes, qui tiraient moins d'eau que les vaisseaux et les frégates, ayant réussi à franchir la barre, s'avancèrent à pleine voile vers le fort Saint-Philippe.

Le major Overton, chargée de la défense de ce poste important (la clef de notre position, puisque si la flottille réussissait à le dépasser, elle pourrait venir prendre notre ligne en flanc), laissa approcher les navires ennemis qui ne refoulaient que lentement, malgré une brise favorable, le courant rapide du fleuve, jusqu'à mi-portée de canon, avant d'ouvrir le feu de ses batteries. Dès que celles-ci commencèrent à tirer, leur effet fut tel que les vaisseaux les plus avancés, criblés de boulets, se laissèrent immédiatement dériver avec le courant, hors de la portée de cette formidable artillerie. Cependant les bombardes, abritées par une pointe, continuèrent à lancer leurs projectiles ; mais le sol marécageux sur lequel les remparts mêmes ne reposent que sur des pilotis, s'enfonçaient à une telle profondeur, sous le poids des bombes, qu'éclatant sous terre elles ne produisaient aucun effet.

Du 9 au 17 janvier, quinze cents bombes tombèrent dans ce fort, qui n'occupe qu'un espace de trois arpents au plus ; elles ne tuèrent et ne blessèrent pourtant que quinze hommes.

Convaincu enfin de l'inutilité de tous ses efforts, et ayant appris les événements du 8 janvier, le commodore anglais rejoignit la flotte en dehors des passes du Mississippi. Dans la nuit du 17 janvier, le général Lambert commença sa retraite à dix heures du soir, et l'exécuta avec tant d'ordre et de silence que ce ne fut que le lendemain matin que nos avant-postes s'aperçurent que l'ennemi avait abandonné son camp en y laissant toute sa grosse artillerie. Au même moment, le médecin qui avait été laissé en charge des hôpitaux, se présenta avec une lettre, dans laquelle le général Lambert recommandait ses malades et ses blessés aux soins et à l'humanité du général américain.

Aussitôt que Jackson eut appris la retraite de l'armée anglaise, il sortit de ses lignes pour la suivre, se faisant précéder par les tirailleurs de Coffée, avec ordre de fouiller la forêt pour éviter toute surprise. L'intention du général, en poursuivant l'ennemi, était seulement de hâter sa retraite. Sa position dans le défilé, qui le conduisait aux embarcations prêtes à le recevoir, lui offrait trop d'avantages pour que Jackson songeât à l'attaquer sous le feu des batteries formidables que le général Lambert avait fait construire pour protéger l'embarquement de ses troupes. D'ailleurs, pourquoi risquer une bataille dont la perte pouvait remettre en question le sort de la Louisiane, lorsque l'ennemi ne cherchait qu'à regagner ses vaisseaux, vaincu, humilié, laissant derrière lui la moitié des braves qui avaient débarqué, il y avait seulement vingt-six jours, avec l'orgueilleuse confiance d'un facile triomphe ?

Au lieu de conquérir la Louisiane, ces héros de la Péninsule nous avaient demandé l'aumône de quelque perches de terre pour y enterrer leurs morts ?

La paix entre l'Amérique et l'Angleterre était signée depuis quinze jours lorsque la bataille d'Orléans eut lieu ; mais le sang américain versé dans cette glorieuse bataille n'a pas coulé en vain ; il a servi de ciment à une longue paix. Sans cette victoire, la guerre que le *Traité de Gand* avait terminée, serait restée indécise dans ses résultats. La bataille d'Orléans effaça les souillures de Blandenberg et de Washington ; elle démontra qu'une guerre d'invasion, en Amérique, était devenue impossible aux nations les plus puissantes de l'Europe, et que des milices citoyennes peuvent tenir, même en plaine, contre les troupes de ligne les plus aguerries. Elle a hâté d'un demi-siècle l'influence que l'Union exerce aujourd'hui dans les affaires du monde. Elle a créé un glorieux passé, fécond d'un avenir plus glorieux encore. Aux trophées de Saratoga, de Boston, de Yorktown, elle a ajouté ceux d'une campagne que Turenne et Gustave-Adolphe auraient été fiers de compter parmi celles que les annales militaires offrent aux méditations des hommes de guerre chez tous les peuples.

L'ennemi était retourné à ses vaisseaux ; mais, même après avoir perdu la moitié de ses troupes, le général Lambert avait encore sous ses ordres une armée plus nombreuse que celle que commandait le général Jackson. Il pouvait choisir un autre point d'attaque, forcer le passage du fort du *Rigolet*, ou tenter d'arriver à la Nouvelle Orléans par la route du *Chef menteur*. Le général Jackson hérissa donc de batteries et d'ouvrages de campagne ces deux positions, ainsi que tous les points vulnérables du littoral des lacs, avant de lever son camp, et il laissa dans ses lignes un fort détachement. Ce fut le 20 janvier qu'il commença sa marche pour rentrer vainqueur et triomphant, après une campagne de vingt-huit jours seulement, dans une ville d'où il était sorti, le 23 décembre, sous de si sombres auspices. Jamais scène plus touchante ne fut offerte aux regards de soldats-citoyens, que celle que présentait une population, toute composée de femmes, de